

Journal de bord

SOMMAIRE

Edito

Au revoir capitaine

Un hôpital flottant?

La jeune Eve largue les amarres...

Paroles de passagère

Des mères victimes de «dés-intégration»



www.bateaugeneve.ch

Paraît deux fois par an
Tirage: 4000 ex.

Association pour le Bateau Genève
Rue du Simplon 5-7
1207 Genève
T 022 786 43 45
F 022 786 43 40
www.bateaugeneve.ch
T Bateau 022 736 07 75
CCP 12-11482-9

Ont collaboré à ce numéro
Le Comité, Raffaele Cremona, Eric Gardiol, Liliane
Maury Pasquier, Christian Murith, Valentine Zbaeren

Photos
Olivier Stabile

Mise en page
Solidaridad Graphisme

Impression
Ediprim, Bienne
Imprimé avec des encres non minérales

LA VIE DU BATEAU

Au revoir capitaine

Le Comité

Si des associations comme la notre continuent d'œuvrer aujourd'hui pour le plus grand bien de notre société, c'est avant tout grâce à l'engagement de personnes de bonne volonté qui ne ménagent pas leur peine pour réaliser leurs idéaux. Alain Simonin est de ceux-là et son investissement au sein du comité du Bateau est un exemple de détermination et de pugnacité. S'il quitte aujourd'hui le comité pour des raisons qui lui sont propres, il aura marqué durablement le fonctionnement de l'association.

Il nous avait à l'époque rejoint suite aux Petits-Déjeuners Philosophiques qu'il aimait gracieusement à bord du «Genève». En avril 2009, il reprit la présidence à la suite d'Anne-Marie Bossy Cornford. Durant ces deux ans et demi de présidence, il n'eut pas la tâche facile, car la crise a frappé de plein foudroiement les bénéficiaires de nos accueils.

Il y a 6 ans encore, nous recevions chaque jour une cinquantaine de personnes en situation de précarité. Aujourd'hui, au cœur de l'hiver, ils sont plus de deux cents à venir se réchauffer quotidiennement à bord du «Genève», sans que les financements publics n'aient pu s'adapter. Bien au contraire, ces aides

s'étiolent aujourd'hui, car les institutions vivent également le contre-coup de la crise financière, ne laissant d'autre choix à des associations comme le Bateau que de réduire la qualité et la quantité de ses prestations.

Alain Simonin a eu la lourde tâche de manœuvrer dans la tempête, avec tout ce que cela implique comme sacrifices et renoncements. Malgré cela, il n'a cessé de se battre pour ses convictions, notamment en participant à la création de la Buvette du Bateau, faisant ainsi valoir les principes de l'Économie sociale et solidaire et démontrant toute leur pertinence dans le domaine de la réinsertion sociale et professionnelle. Ce faisant, il a également défendu l'association contre les préjugés et les rumeurs mensongères qui entachaient son image, au même titre que celle de nos passagers. Il nous a fait prendre conscience qu'il ne suffit pas d'accomplir un travail de qualité, mais qu'il faut également le faire reconnaître; car de la bonne réputation de l'association dépend sa survie et, par conséquent, celle de ses bénéficiaires.

C'est avec regret que nous te faisons nos adieux, cher Alain, et te remercions de tout cœur pour l'immense investissement qui a caractérisé ton engagement en faveur du «Genève» et de ses passagers. Souhaitons de toujours retrouver de véritables altruistes, souhaitons qu'ils deviennent légion.

LA VIE DU BATEAU

Un hôpital flottant?

Raffaele Cremona

Nous souhaitons vous donner quelques nouvelles de l'avancée de nos différents projets en cours, bref quelques nouvelles du front. Et en repensant à ce que nous avons vécu à bord durant les huit derniers mois, j'ai presque cru être dans un hôpital flottant, avec ses différents départements, ses coups durs et ses bonheurs...

Chirurgie

La salle des machines et la cheminée du «Genève» ont été enfin désamiantées. L'intervention des spécialistes – qui ont également collaboré avec nos Passagers et pris en charge la formation de l'un d'entre eux – s'est faite de manière chirurgicale et les activités habituelles du Bateau ont pu se dérouler normalement aux abords du champ stérile dûment confiné.

Soins intensifs

La cuisine servant à la préparation des petits déjeuners a été entièrement remise à neuf. Elle aura nécessité les soins rapprochés d'une dizaine d'ouvriers pendant plus de 6 semaines, mais elle se porte désormais à merveille.

Médecines douces

Le montage de notre buvette saisonnière et la métamorphose du Genève en restaurant flottant se sont effectués sans encombre et sans aucun appui chirurgical. La saison estivale de la buvette s'est merveilleusement déroulée et nous avons été ravis de pouvoir accompagner 12 nouveaux stagiaires lors de cette expérience alliant aussi bien les principes des médecines énergisantes que les préceptes homéopathiques.

Urgence

En plein cœur des fêtes de Genève, notre pompe de refoulement des eaux noires s'est éteinte – après de longues années de soins palliatifs – condamnant ainsi toutes les activités à bord. Grâce à l'efficacité du personnel soignant, la procédure de greffe d'une nouvelle pompe dans notre citerne



s'est déroulée en un temps record et en moins de 48 heures, l'appareil digestif du «Genève» a repris ses fonctions.

Santé communautaire

Au fil de l'année, les petits déjeuners n'ont guère désempli et nous avons dû faire face à une très forte demande malgré des moyens toujours plus fragiles. Malgré la foule, l'ordonnance ne change pas: chaire, écoute, groupe de parole, échanges informels, pleurs, sourires, rires...

Centre de transfusion

Dans le contexte mondial actuel, la santé financière du Bateau Genève se pèjore grandement. Le syndrome de manque se fait désormais sentir au quo-

tidien et il devient dès lors difficile de pouvoir garantir ne serait-ce qu'un petit déjeuner de qualité pour nos Passagers. Malgré le très fort engagement de nombreux donateurs, les poches de sang viennent à manquer et le seuil vital est désormais atteint.

Maternité

Le 27 juin, notre collègue Linda a donné naissance à son troisième enfant, une adorable petite Josephine, toute fine comme sa maman.

Le 25 septembre, notre collègue Eric a accueilli son premier enfant, une jolie petite Laetitia, toute chevelue comme... sa maman.

Bienvenue à ces deux petites fées et bravo aux parents!

ÉDITORIAL

Figures de proue

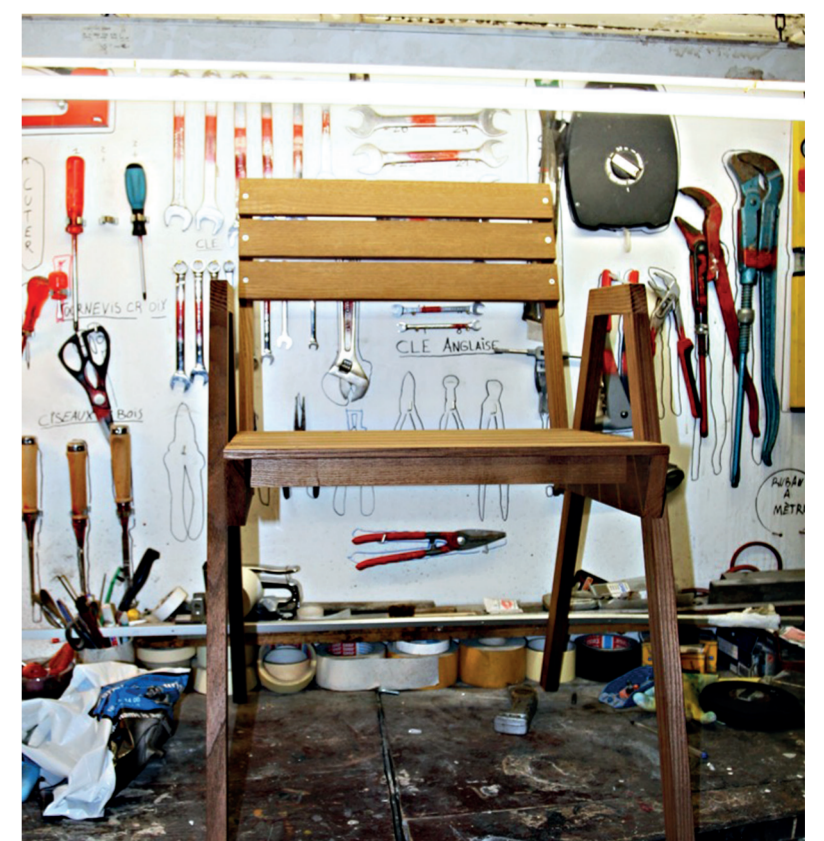
Comme pour toutes les activités que nous proposons à bord du «Genève», nous avons la lourde tâche de continuer la belle lignée et de respecter le cap que les collègues et le comité ont su donner par le passé au Bateau. La construction et l'élaboration d'un Journal de Bord ne déroge donc pas à cette règle et c'est toujours source de nombreux débats au sein des équipes actuelles. Comment réussir à donner des nouvelles de la vie à bord, tout en abordant une problématique qui nous est chère et qui, nous le pensons, ne s'arrête de loin pas à la seule réalité du Bateau?

Nous n'avons jamais voulu faire de ce Journal une simple «Gazette du Bateau», mais bel et bien un trait d'union entre la vie du Bateau et celle de la cité. Il est donc essentiel pour nous de tenir informés nos lecteurs, aussi bien de l'avancée de nos projets que des changements vécus à bords et, comme vous le verrez au fil des articles, le printemps a été, cette année aussi, annonciateur d'importants changements. Tout d'abord, nous tenions à vous annoncer le départ d'Alain Simonin de la présidence et du comité du Bateau et lui rendre hommage pour les nombreuses années d'engagement qu'il a dédiées à notre association. Par ailleurs, nous souhaitons également saluer notre collègue Caroline Lacombe qui a décidé de quitter le navire pour de nouveaux (beaux) projets et la remercier pour son engagement au fil de ces sept années de navigation. Enfin, nous profitons également de ce numéro pour souhaiter la bienvenue à Valentine Zbaeren, notre nouvelle collègue, venue volontairement relever avec nous les immenses défis qui nous attendent.

Mais les méandres de la vie quotidienne ne font pas tout et il est important pour nous de profiter de certains moments, comme celui du Journal de Bord, pour prendre le temps d'aborder une problématique particulière. Cette fois-ci, nous avons souhaité nous arrêter quelque peu sur la situation des femmes face à la marginalité. Même si elles sont minoritaires à fréquenter le Bateau «Genève», celles qui montent à bord quotidiennement sont nos figures de proue. Elles contribuent à changer l'atmosphère parfois trop masculine du lieu et certaines acquièrent un statut particulier, voir même maternel. Si les femmes sont minoritaires au Bateau, elles ne le sont certes pas face à l'exclusion, sous toutes ses formes. Impossible toutefois de faire le tour de la question en un seul numéro, mais nous aimerions modestement vous offrir quelques aperçus sur la question. Vous trouverez dans ce numéro le témoignage de l'une de nos plus anciennes passagères et un article d'une ancienne sage-femme devenue l'une des trop rares femmes à s'élever dans le paysage politique suisse. Notre collègue Caroline s'est également livrée à une réflexion sur la place d'une travailleuse sociale face à l'exclusion et plus généralement sur la place de la femme au sein de l'équipe du Bateau – un de ces rares lieux à appliquer la parité salariale et de traitement entre hommes et femmes. Loin d'être exhaustifs sur ce sujet, nous espérons tout simplement pouvoir apporter un peu d'eau... à nos roues à aubes.

La rédaction

Une vie de bâtons de chaise



Merci à tous ceux qui ont décidé d'offrir au Bateau une chaise «spinas» construite par nos passagers. A ce jour, 20 chaises nous ont été offertes. Nous aurions espéré en avoir déjà construit pour cet été, mais il a été long et difficile de trouver un fournisseur de bois qui nous propose de la qualité pour un prix raisonnable. C'est désormais chose faite et la construction des chaises a enfin démarré. Elles orneront la Buvette du Bateau dès sa réouverture en mai 2012. Si vous souhaitez également financer une chaise, merci de faire un don de 200.- francs par chaise au CCP 12-11482-9, avec la mention «chaise(s)». Sur chaque chaise une plaque sera apposée, mentionnant le nom du passager qui l'a construite et le nom du donateur qui l'a financée. Merci beaucoup pour votre soutien!

La jeune Eve largue les amarres...

Propos recueillis par Raffaele Cremonese

Dans le Journal de bord d'avril 2004, nos collègues écrivirent: «Dès le mois de mai, nous accueillerons Caroline Lacombe. Elle aura une lourde succession à assumer, mais ce que nous devinons d'elle nous rassérène à l'avance: elle devrait avoir le bon pied lacustre». Jean-Pierre et Philippe avaient décidé de quitter son poste de travailleuse sociale et il ne nous reste qu'à vous confirmer qu'elle a bien un TRES bon pied lacustre. Durant ces sept années, elle a parfaitement su naviguer à bord et elle a énormément apporté aux Passagers, à l'association et à notre équipe; d'ailleurs son engagement et son caractère ont souvent été le sel qui donnait encore plus de goût à la vie à bord! Elle quitte notre navire pour prendre un peu de temps pour elle et souhaite «expérimenter ce qu'elle a appris à bord dans un autre projet». Et ce nouveau projet, Caroline souhaite tout simplement le créer à son image: «une sorte d'épicerie de village, qui promeut aussi bien les produits locaux que les contacts entre producteurs et clients, tout en s'implantant dans un quartier de la ville et tisser ainsi une grande toile d'araignée de liens et de rencontres». Elle repart donc à quai, laissant une grande trace de son passage à bord, mais il semblerait qu'un peu de l'esprit du bateau l'accompagne... Bon vent à toi Caroline et merci pour tout!

Le 1^{er} septembre, nous avons eu le plaisir d'accueillir au sein de notre équipe Valentine Zbaeren et les quelques semaines passées ensemble nous confirment bien qu'elle aussi a «le bon pied lacustre». Mais nous ne pouvions laisser filer Caroline sans lui demander une dernière participation à notre journal de Bord, d'autant plus avec le thème choisi pour ce numéro. Elle a gentiment accepté de passer cette fois-ci de l'autre côté du micro et de nous parler ainsi de sa réalité de travailleuse sociale côtoyant un public essentiellement masculin.

RC: On a souvent entendu des personnes commenter la mixité de l'équipe du Bateau en disant «Quand même... chapeau à Caroline et Linda, parce c'est vraiment dur de travailler au milieu de tous ces hommes...». Sans vouloir rentrer

dans une réflexion presque machiste du type «oh la pauvre femme», j'avoue que j'ai moi aussi beaucoup de respect pour la place de femme que vous incarnez professionnellement à bord au milieu de nous autres poilus...

CL: Mais non! Les gens qui disent des choses comme ça, c'est simplement parce qu'ils ne connaissent pas cette réalité professionnelle. On évolue dans un milieu qui fait peur et contre lequel il y a beaucoup d'appréhension. Alors forcément, ces gens ouvrent la porte à des stéréotypes tels que «un homme sait mieux se défendre, etc...», parce que d'une certaine manière, c'est plus rassurant d'aborder ou d'imaginer un milieu inconnu à travers ce que l'on croit savoir. Alors c'est sûr qu'un homme est généralement plus grand, plus fort, avec une grosse voix et des grosses chaussures, mais nous aussi on est là! Et tout comme eux on prépare le café, on connaît le prénom des gens, on discute, on rit et on se fâche aussi! En quelque sorte, nous évoluons à bord dans une sorte de niche cachée, ou plutôt protégée et dans ce contexte, je crois que les hommes et les femmes ne diffèrent pas vraiment au final, parce que tout est question d'affinité, de personnalité et de beaucoup de feeling. Pour moi, c'est fondamental de garantir une certaine mixité dans une équipe comme celle-ci, d'autant plus qu'elle côtoie un public majoritairement masculin et c'est d'ailleurs tout autant valable pour un lieu avec un public majoritairement féminin. En tant que femme, on va forcément avoir un autre rapport avec les gens, on va véhiculer d'autres choses... c'est presque hormonal! Et du coup, les comportements changent et s'adaptent à qui ils se frottent. C'est un peu comme quand des enfants montent à bord... L'attitude change, l'esprit change, les comportements changent. Tu découvres des gros bonhommes tout en muscles, t'atâche et provoque, qui d'un coup deviennent des gros nounours et qui d'une certaine manière te disent: «Regarde, moi aussi je sais faire doucement». Et puis au fond, cette parité des genres est fondamentale pour garantir un juste reflet, au sein du bateau, du monde terrestre, de ses valeurs et de ses fondements.



RC: Selon toi, qu'est-ce qui est plus facile pour une travailleuse sociale que pour son collègue masculin? Et inversement, qu'est-ce qui est plus difficile pour une femme?

CL: Oulah... J'en sais rien! Et toi? Qu'est-ce qui est plus dur pour toi que pour moi?

RC: Heu... je ne sais pas, c'est une bonne question! Disons que, par exemple, avec les quelques femmes qui montent à bord, je crois que le premier contact est beaucoup plus difficile lorsqu'on est soi-même un homme. Beaucoup de femmes qui viennent à bord sont clairement sur leurs gardes et l'approvisionnement mutuel est souvent plus long et compliqué lorsque l'on est du sexe opposé.

CL: Forcément, on a beau vouloir décloisonner les stéréotypes, ils restent for-

tement ancrés! D'une certaine manière, au fond de certaines femmes et particulièrement celles qui montent à bord, il y a peut-être un peu l'idée que l'homme vient chasser, voire conquérir la femme. Du coup, quand un collègue masculin vient l'aborder pour la première fois... forcément c'est un peu délicat comme première approche!

Sincèrement, je crois qu'il est toujours très difficile d'accueillir et d'aborder une personne – homme ou femme – très isolée, voir presque cachée, où l'on sent au premier abord un réel malaise et ça vaut aussi bien pour un collègue, qu'une collègue. Mais d'une manière plus générale, je me demande même si le premier contact avec un Passager ou une Passagère n'est pas plus facile pour une travailleuse sociale que pour un travailleur social. Je ne sais pas comme l'expliquer...

Avec les Passagères, souvent le simple fait d'être aussi une femme facilite beaucoup l'approche et délie les langues. Avec les passagers hommes, je crois

que le premier contact est aussi plus facile. D'un côté, il y a ceux qui jouent la carte de la séduction, alors bien sûr il faut rapidement clarifier les choses, mais au moins le contact est créé. De l'autre côté, il y a ceux qui sont justement contents d'être abordés par une femme – avec tout ce que cela comporte de sensibilité, douceur et faiblesse aussi – et de casser ainsi un peu leur traditionnel environnement masculin. Après, si le premier contact est généralement plus aisé, tout n'est pas plus simple pour autant! Par exemple, quand il faut intervenir, remettre le cadre ou poser des limites, l'accueil réservé aux travailleuses sociales n'est pas toujours le meilleur...

J'ai souvent eu l'impression que ce n'était pas accepté de la même manière si c'est un homme ou une femme qui intervient, comme si c'est presque plus humiliant pour certains d'entre eux d'être remis en place par une femme. Et même pour ce qui est de la formation ou de simples conseils, certains ont vraiment du mal à accepter qu'une femme se permette de leur dire comment faire les choses. Si c'est un mec, un responsable du lieu, ça passe des fois bien mieux...

On retrouve paradoxalement certains clichés de notre société avec la référence de l'homme-patron... Alors qu'on ne se comporte de loin pas comme des patrons! C'est fou de voir à quel point on est confronté à un public dit au ban de notre société, mais qui véhicule au final les mêmes représentations. C'est décidé des processus qui se mettent sournoisement en place sans que l'on n'ait aucun pouvoir dessus.

Et ça franchement, en tant que femme, c'est frustrant. Il faut apprendre à faire avec... à lâcher prise, mais sans jamais s'arrêter de faire son travail correctement. Si ce type d'attitude peut générer des tensions, il faut pouvoir mettre de côté le besoin qu'on a de faire comprendre ce qu'on est justement en train de faire. Il faut parvenir à expliquer, sans imposer... mais je ne suis pas sûre d'avoir toujours su le faire!

En tout cas, ce dont je suis sûre, c'est que nous ne sommes pas là pour forcer l'autre à changer. En revanche, ce dont je suis sûre aussi, c'est qu'on a quand-même fait des jolis bouts de chemin avec des gens qui disaient ne pas vouloir changer...

Parole de passagère

Propos recueillis par Valentine Zbaeren

M. est une des plus anciennes passagères du «Genève» et sans doute une des personnes les plus aptes à parler de l'exclusion en connaissance de cause. Elle est aussi devenue un pilier de l'association et c'est elle qui s'occupe du fichier donateurs et de l'adressage de ce journal. Valentine, à peine arrivée à bord, lui a demandé son avis sur la problématique de l'exclusion des femmes et a choisi de retranscrire cet entretien sous sa forme orale et spontanée.

V. Selon toi que peut-on dire de l'exclusion féminine en général?

M. Alors ce que l'on peut dire de ça, c'est que l'exclusion féminine a plusieurs causes. Et donc ces causes sont les drogues, l'alcool, la pauvreté, la perte d'un boulot, une femme qui élève seule des enfants. Je pense que la pire des causes de l'exclusion c'est la clandestinité. Pour être comme on dit un cas social, il faut tomber très bas. En général on en est conscient à un moment. Quand je dis tomber bas, c'est qu'il y a aussi le regard des gens qui va avoir un rôle sur une personne. Quand je vois les gens dans les accueils sociaux, une partie d'entre eux a vécu des choses dures, et l'image qu'on se fait d'eux et qu'on leur renvoie les pousse à s'exclure eux-mêmes du monde. Quand ils viennent dans ces accueils c'est beaucoup par une envie de remonter. C'est ça ou alors ils s'effacent complètement. Mais il y a aussi des gens qui sont volontairement dans la rue et qui n'ont pas du tout envie d'en sortir. J'ai vu des femmes comme ça. Dans ces cas-là, ce sont des cas sociaux «extrêmes». Elles ne viennent même plus dans les centres d'accueil. Je pense qu'il y a très peu de femmes cas sociaux, il y en a quand même de plus en plus, mais on ne les voit pas forcément.

V. Et de l'exclusion de la femme à Genève?

M. L'alcool. Moi ça me tourne les tripes, on parle des drogues etc. mais l'alcool on n'en parle jamais. Ici, j'en connais des alcooliques. Elles ne sortent pas de chez elles. Et ça c'est une énorme cause d'exclusion, c'est celle qui frappe le plus la Suisse. Parce que l'alcool fait partie de sa culture. J'ai vu des femmes détruites par l'alcool. Elles savent très bien qu'elles ne sont pas présen-



tables, elles ne se font pas de cinéma, dans ce cas t'as pas envie de te montrer. Moi je connais une clocharde à Genève, elle a des problèmes psychiatriques. Ça aussi c'est une source d'exclusion. Il y en a plusieurs qui vadrouillent à Genève, qui se font interner plusieurs fois par année mais que l'on ne voit pas. Je trouve désastreux qu'il n'y ait pas un suivi réel pour ces personnes. Il devrait quand-même y avoir un infirmier qui les voit tous les jours. On les laisse repartir quand le séjour est fini sans se soucier de la suite. Elles oublient de prendre leurs médicaments ou elles en prennent trop. Elles oublient de manger ou boivent trop. Ils ne savent des fois même pas si elles vivent à quelque part sous un toit ou dans la rue. Finalement on s'en fout de savoir ce qu'elles deviennent jusqu'au prochain séjour. Après, il y a aussi celles à qui l'on a dit qu'elles auront plein de choses en Suisse. Elles laissent leurs gamins au pays. Là-bas la vie est trop dure et elles viennent ici avec l'espoir de construire quelque chose, mais il n'y a rien. Et moi je trouve super qu'il y ait des lieux comme le Bateau qui peuvent aider ces personnes en leur donnant un petit travail qui pourra les aider à retourner chez elles et retrouver leurs gamins. Pour moi, l'exclusion ça a été à l'arrivée de mon fils. Mon mari a disparu. J'ai voulu inscrire mon fils dans une crèche sans rien trouver pendant des mois. Une femme m'a dit un jour «mais ma pauvre dame, vous n'avez pas de mari derrière pour payer, vous perdez votre temps». Tu ne te sens pas vraiment aidée par le système, tu ne sais pas à qui t'adresser et c'est tout à tes frais. La femme est perdante par rapport à l'homme: elle est au four et au moulin, on exige beaucoup d'elle, mais on ne l'aide pas.

V. Il y a moins de femmes que d'hommes qui fréquentent les accueils sociaux du Bateau. Selon toi cela s'explique comment?

M. Parce que la femme elle est, je sais pas comment dire, elle est plus discrète par le fait qu'elle est femme. Elle se démerde mieux que le mec aussi. Ou sinon elle a complètement débranché, elle n'est même plus féminine, tellement crasseuse, elle ne veut pas être vue. Il y a des femmes qui n'ont plus rien, à qui on a tout enlevé. Elles n'ont plus rien à donner et préfèrent être seules ou ne savent pas qu'il existe des lieux comme le Bateau. Ou d'autres qui doivent élever leurs gamins seules et qui n'ont même pas un seul moment pour elles car elles font plusieurs boulots pour gérer leur situation et elles n'ont plus de contacts à l'extérieur.

V. Est-ce qu'il y a des choses qui ont fondamentalement changé dans l'exclusion de la femme ces dernières années?

M. Je pense qu'elle est encore plus lourde. Il ne faut pas oublier que la femme s'est émancipée et que la société aujourd'hui est de plus en plus dure. La conjoncture et l'avenir incertain renforcent l'isolement. Il faut être de plus en plus forte pour tenir. L'exclusion, ça peut arriver tellement à tout le monde, donc il faut bien y penser. Moi je pense que de nos jours, de toute façon, tout le monde doit pouvoir se poser la question. En même temps, tout le monde se mélange et personne se connaît. Les gens ne comprennent pas toujours bien l'exclusion, car ils ont leur image du monde et voient ce qui les arrange. Le manque d'instructions et la bêtise font que les gens fonctionnent avec ce qu'ils connaissent du monde uniquement et voient rien d'autre et surtout pas les autres. Il y a moins de solidarité.

Des mères victimes de «dés-intégration»

L'exclusion des femmes migrantes conduit à cette double peine: au moment de donner la vie, les mères immigrées en Suisse subissent de graves inégalités de santé. La faute aux lacunes de la politique suisse d'intégration.

En Suisse, certaines femmes et leurs nouveau-nés meurent plus que d'autres. Les professeure-s Paola Bollini et Philippe Wanner ont démontré, en 2006¹ et dans une récente analyse, l'existence d'importantes inégalités en matière de santé reproductive. Ainsi, comparée à celle des Suissesses, la mortalité maternelle est quatre fois plus élevée parmi les femmes migrantes. Le risque de dépression post-partum est lui aussi accru. Et le recours aux césariennes, qui comporte toujours des risques pour la mère et l'enfant, est plus fréquent chez les femmes non européennes. Leurs bébés sont aussi concernés: le risque de mortalité néonatale, de morbidité et de faible poids à la naissance est de 40% supérieur au sein des grandes communautés de migrant-e-s.

Les auteure-s l'ont montré par comparaison européenne: ces inégalités découlent de la faiblesse de la politique suisse d'intégration. Ainsi, une large partie des 20'000 femmes migrantes qui sont enceintes en Suisse sont sous stress pendant leur grossesse, par peur de perdre leur emploi ou encore d'être expulsées. La «pénibilité» de leur travail est souvent importante. En outre, leur accès aux soins est préterité par leur isolement social et leurs difficultés de communication linguistique avec les professionnel-le-s de la santé. Sans parler de la peur d'être dénoncées des femmes en situation irrégulière, en particulier dans les cantons allemands.

Outre l'amélioration de la protection de toutes les femmes enceintes sur le marché du travail, certaines mesures doivent être sérieusement envisagées pour les femmes migrantes. Par exemple, l'introduction d'un statut de séjour prolongé pour les femmes enceintes en situation illégale. Ou encore la généralisation de la présence d'interprètes remboursés par les caisses-maladie lors des consultations de grossesse.

C'est ce que j'ai demandé au Conseil fédéral en décembre 2010, par le biais d'une interpellation parlementaire². Sa volonté de prendre des mesures efficaces demeure hélas bien timide. Au plan fédéral, la nouvelle Loi sur la prévention ne prévoit aucune mesure spécifique à cette problématique. Et les mesures appliquées dans le cadre du programme Migration et santé sont insuffisantes, voire inadéquates: l'outil d'information internet (via le site «migplus») est-il vraiment adapté au public concerné, dont une grande part a une connaissance et un accès limités à ce type de technologies? Et, quand on sait les difficultés socio-économiques de cette frange de la population, est-il judicieux de mettre en place un service téléphonique d'interprétariat médical payant?

Heureusement, certaines initiatives locales, et notamment associatives, pallient en partie ces lacunes. Dans le canton de Genève, qui compte 40% de population étrangère, l'Arcade des sages-femmes et Appartenances-Genève ont lancé conjointement il y a cinq ans le projet «Enceinte à Genève». Son but: permettre aux femmes migrantes non francophones de participer à des groupes d'informations et d'échanges sur la grossesse, l'accouchement et la parentalité.

Au niveau national aussi, les choses doivent bouger! Le soupçon d'abus doit faire place à la reconnaissance de la contribution des communautés migrantes. L'exclusion doit faire place au sentiment d'appartenance commune. Les inégalités doivent faire place à l'équité et la justice, dans le domaine de la santé comme dans toute la société. C'est cette Suisse humaine, solidaire et unie dans la diversité pour laquelle je m'engage à Berne.

Liliane Maury Pasquier, conseillère aux Etats, présidente de la Fédération suisse des sages-femmes

¹ Bollini P., Wanner P. Santé reproductive des collectivités migrantes. Disparité de risques et possibilités d'intervention. Rapport final pour l'Office fédéral de la santé publique, Berne, 2006.
² Des nouveaux-nés victimes de désintégration. Interpellation Maury Pasquier 10.4036, déposée le 16.12.10.